

## ÉLÉONORE MERMET

Université de Lille

### Nuit et voix dans *Journal d'un curé de campagne* de Georges Bernanos

L'écriture du curé d'Ambricourt est intimement liée à la nuit. Ce journal tenu au jour le jour, souvent le soir, et de plus en plus durant des insomnies, rentre peu à peu dans la nuit et son silence. Or, c'est dans ce silence douloureux, où le curé traverse une agonie physique et spirituelle, que l'écriture du *Journal d'un curé de campagne* devient une écriture de l'écoute, le réceptacle des voix qui entourent le curé au cœur de sa nuit intérieure. Nuit et voix sont ainsi intimement mêlées dans le processus d'écriture du *Journal d'un curé de campagne*.

#### *Une écriture de la nuit*

Les causes de cette écriture qui devient de plus en plus nocturne, ce sont d'abord les problèmes de santé qui empêchent le curé de dormir et le font saisir sa plume. Il ne s'agit pas alors pour lui de passer le temps, mais de mettre sur le papier ses réflexions, les angoisses et les inquiétudes qui l'habitent, de les intégrer à sa prière :

Oui, quelle bêtise ! J'espérais que ce journal m'aiderait à fixer ma pensée qui se dérobe toujours aux rares moments où je puis réfléchir un peu. Dans mon idée, il devait être une conversation entre le bon Dieu et moi, un prolongement de la prière, une façon de tourner les difficultés de l'oraison, qui me paraissent encore trop souvent insurmontables, en raison peut-être de mes douloureuses crampes d'estomac.<sup>1</sup>

Or cette écriture qui se veut prolongement de la prière devient peu à peu une écriture de la nuit : nuit d'insomnie et de souffrance physique, où s'expérimente d'abord le silence :

Nuit affreuse. Dès que je fermais les yeux la tristesse s'emparait de moi. Je ne trouve malheureusement pas d'autres mots pour qualifier une défaillance qui ne peut se définir, une véritable hémorragie de l'âme (*JCC*, 260).

Ces nuits qualifiées à plusieurs reprises d'affreuses se font de plus en plus fréquentes, et l'écriture elle-même devient nocturne. Il n'est pas anodin que la seule annotation de lieu et de temps qui figure dans le journal indique que la reprise de la rédaction se fait à « *Minuit chez M. Dufréty* » (*JCC*, 407). À mesure que le journal avance, cette nuit dans laquelle s'inscrit le curé est celle de la solitude :

---

1 G. Bernanos, « Journal d'un curé de campagne », [dans :] *Idem, Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, 2015, t. 2, p. 207. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *JCC*, la pagination après le signe abrégatif.

Cette nuit semble ne devoir jamais finir. Au dehors, l'air est si calme, si pur, que j'entends distinctement chaque quart d'heure, la grosse horloge de l'église de Morienvall, à trois kilomètres... (JCC, 305).

C'est donc dans l'obscurité et l'écoute de ce silence nocturne que s'enfonce le journal du curé pour peu à peu s'y inscrire totalement : « J'ai mis un fagot dans l'âtre, je le regarde flamber avant d'écrire. [...] Comme la nuit est calme ! Je sens bien que je ne dormirai plus » (JCC, 388). Et dans cette veille silencieuse, comme le figure la ligne de points qui rompt la linéarité du récit juste après, prend place la parole du curé.

Cette écriture de la nuit comme fruit de l'insomnie et de l'angoisse rappelle celle de l'écrivain lui-même. Un écho se fait entendre entre la réflexion du curé :

Derrière moi ce n'était plus la vie quotidienne, familière à laquelle on vient d'échapper d'un élan, tout en gardant au fond de soi-même la certitude d'y rentrer dès qu'on voudra. Derrière moi il n'y avait rien. Et devant moi un mur, un mur noir (JCC, 272)

et celle de Bernanos à propos de ses propres livres : « Je ne les relis pas, il m'arrive seulement de les entrouvrir, je n'y entre que de biais, j'y avance pas à pas, avec prudence, hanté par la peur d'entendre le déclic fatal, de me voir de nouveau enfermé là-dedans, d'y retrouver les images

dessinées jadis par moi sur le mur et l'odeur de mes insomnies »<sup>2</sup>. Le mur comme absence de vision, absence d'avenir et image d'un enfermement, voire d'un étouffement, relie l'écrivain et son personnage dans la même expérience d'écriture : des images dessinées dans la nuit de l'angoisse. Or il est intéressant de voir que cette angoisse est intimement liée à la prière dans ce même passage du *Journal d'un curé de campagne* :

Jamais je ne me suis tant efforcé de prier, d'abord posément, calmement, puis avec une sorte de violence concentrée, farouche et enfin – le sang-froid retrouvé à grand-peine – avec une volonté presque désespérée (ce dernier mot me fait horreur), un emportement de volonté, dont tout mon cœur tremblait d'angoisse. Rien. (JCC, 271-272)

La nuit qui se fait autour du curé est à l'image d'une nuit intérieure, nuit des sens et de l'esprit, cette nuit obscure dont parle Jean de la Croix. Philippe Richard montre avec précision les étapes de cette nuit intérieure conforme à la mystique carmélitaine à laquelle Bernanos s'est lui-même intéressé<sup>3</sup>. Jean de la Croix évoque cette nuit

---

2 G. Bernanos, « Français, si vous saviez... », [dans :] *Idem, Essais et écrits de combat*, M. Estève (dir.), Paris, Gallimard, 1995, t. 2, p. 1174.

3 Nous nous référons ici à l'étude des sources de Bernanos proposée par Philippe Richard dans sa thèse *L'écriture de l'abandon. Esthétique carmélitaine dans l'œuvre romanesque de Georges Bernanos*, Paris, Honoré Champion, 2013, p. 30-33.

obscur en des termes qui expliquent l'expérience de sécheresse intérieure du curé :

Mais il y a ici autre chose qui tourmente et afflige beaucoup l'âme ; et c'est que, comme cette nuit obscure lui tient les puissances et les affections liées, elle ne peut élever l'affection ni l'esprit à Dieu, ni le prier, lui semblant avec Jérémie que « Dieu a mis une nuée au-devant, de peur que l'oraison ne passe » (Lm III, 44).<sup>4</sup>

C'est une véritable purification des sens par l'expérience du rien, à travers l'angoisse et le dessaisissement de soi. Comme le fait remarquer Philippe Richard, cette nuée qui obscurcit est à la fois « mur d'obstacle et de protection » dans une interprétation biblique, au sens où cette « gêne actuelle doit produire plus tard l'union attendue »<sup>5</sup>. Car la nuit est une épreuve spirituelle de purification dans la mystique sanjuaniste, qui rapproche l'âme de Dieu sans qu'elle s'en aperçoive.

Il en résulte alors « ce hargneux silence de l'âme » dû à l'absence de Dieu, car comme le note le curé d'Ambricourt : « On ne prie jamais seul. Ma tristesse est trop grande, sans doute ? Je ne demandais Dieu que pour moi. Il n'est pas venu » (JCC, 273). Dieu

---

4 Jean de la Croix, « La Nuit obscure », [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, Bruges, Desclée de Brouwer, Cyprien de la Nativité (trad.), 1967, p. 439.

5 Ph. Richard, *L'écriture de l'abandon*, op. cit., p. 129.

se tait, il ne parle plus, et le curé expérimente ce qui définit l'enfer, l'absence divine et un silence « presque haineux » (*JCC*, 273). La voix de Dieu ne se fait plus entendre, et l'écriture du prêtre cherche à tâtons dans la nuit environnante et dans cette obscurité intérieure : il écrit pour ne cesser de désirer la prière. L'écriture est ainsi un cri dans le silence de l'âme, ce même cri du psalmiste : « Des profondeurs je crie vers toi, Yahvé »<sup>6</sup>. La nuit extérieure devient alors expérience intérieure de la solitude, du silence et du vide : « Rien. Dieu ! Je respire, j'aspire la nuit, la nuit entre en moi par je ne sais quelle inconcevable, quelle inimaginable brèche de l'âme. Je suis moi-même nuit » (*JCC*, 273-374). La nuit est devenue un état, la définition même du vide vécu spirituellement par le curé. Les adjectifs « inconcevable » et « inimaginable » décrivent par la négation des facultés humaines l'expérience mystique et donc ineffable de l'absence divine. Or, dans la formulation de cet état, il est question de respiration, tout comme la prière était évoquée juste avant comme la respiration de l'âme « aussi indispensable que l'air à [ses] poumons » (*JCC*, 272) : c'est un véritable phénomène de vide intérieur, qui ne peut plus

---

<sup>6</sup> *Bible de Jérusalem*, trad. sous la dir. de l'École Biblique de Jérusalem, Paris, Cerf, 2000, Ps 130, 1, p. 1021.

aspirer l'oxygène qu'est la prière. Le silence de la nuit est l'expérience mystique du vide spirituel qui, à l'image du vide physique cherche absolument à être comblé. De même que les cordes vocales ne peuvent fonctionner sans air, la prière est décrite ici comme une respiration de l'âme qui permet au curé de parler, l'air qui donne voix à l'âme. L'absence de Dieu fait le silence de l'âme qui n'a plus de souffle pour poser sa voix dans la prière : « Même solitude, même silence. Et cette fois aucun espoir de forcer l'obstacle, ou de le tourner. Il n'y a d'ailleurs pas d'obstacle » (*JCC*, 273). La syntaxe elle-même en est affectée, réduite à sa plus simple forme, voire à la phrase nominale. Le rythme binaire deux fois répété, s'achevant sur une phrase courte qui exprime le vide et la solitude du curé, illustre cet essoufflement physique et intérieur provoqué par l'angoisse.

Certes, les attentes du curé envers son journal ne sont pas remplies comme il l'avait imaginé : il constate ainsi qu'au lieu d'élever sa pensée et de lui donner le temps de la réflexion, son écriture n'arrive qu'à relater les soucis quotidiens. Or, c'est justement sa vie elle-même qui est intégrée dans ce silence intérieur, et présentée comme un cri dans l'angoisse de la nuit obscure du curé. Le journal devient alors sa respiration, le filet de prière qui donne le dernier souffle vital à son âme.

Car il s'agit de relire les événements de sa vie sous un regard divin sans cesse imploré, et c'est déjà là une prière, comme l'explique le curé de Torcy :

Lorsqu'il m'arrive d'avoir une idée – une de ces idées qui pourraient être utiles aux âmes, bien entendu, parce que les autres !... – j'essaie de la porter devant le bon Dieu, je la fais tout de suite passer dans ma prière. C'est étonnant comme elle change d'aspect. (JCC, 226)

Mais cet effort et ce désir de prière ne sont plus la conversation espérée, et l'écriture du curé plonge dans le silence et la nuit, physique et spirituelle, au même rythme que le personnage approche de sa propre mort.

### *Silence et voix de l'agonie*

Le lien entre la nuit et l'agonie du curé d'Ambricourt se fait de plus en plus explicite, jusqu'à sa mort au cours d'une nuit chez son ami Raoul Dufréty. C'est une lente entrée dans la nuit qui se joue dans l'écriture du curé. De la nuit subie, vécue comme une expérience aride de silence et de solitude, cette nuit obscure qui l'enveloppe est petit à petit acceptée. Cette prise de conscience se manifeste dans un dialogue entre lui et le curé de Torcy qui explique que chaque homme a une place dans l'Évangile où les yeux du Christ « se sont fixés sur nous, et selon le lieu, l'heure, la conjoncture, notre vocation a pris son



caractère particulier » (*JCC*, 349). C'est à cet instant que le curé d'Ambricourt prend conscience de son intimité avec le Christ dans son agonie :

La vérité est que depuis toujours c'est au jardin des Oliviers que je me retrouve, et à ce moment – oui c'est étrange, à ce moment précis où posant la main sur l'épaule de Pierre, il fait cette demande – bien inutile en somme, presque naïve – mais si courtoise, si tendre : Dormez-vous ? C'était un mouvement de l'âme très familier, très naturel, je ne m'en étais pas avisé jusqu'alors et tout à coup... (*JCC*, 349-350)

Dans cette conversation avec le curé de Torcy, la voix du Christ s'adressant à Pierre semble traverser les âges pour atteindre le curé d'Ambricourt dans un mouvement de l'âme qui était déjà là, comme il le fait remarquer par les superlatifs absolus « très familier, très naturel », comme s'il prenait tout à coup conscience que cette voix intérieure qui mettait mystérieusement son âme en mouvement s'adressait réellement à lui. À partir de ce passage, son agonie déjà commencée par la nuit intérieure rejoint la solitude profonde du Christ au jardin des Oliviers, abandonné par ses disciples, et par son Père <sup>7</sup>. Le curé d'Ambricourt entre dans le silence et dans la nuit. La dimension surnaturelle de cette agonie est visible dans sa marche et sa double chute nocturne, la première physique, la seconde spirituelle :

---

<sup>7</sup> *Bible de Jérusalem*, *op. cit.*, Mt 27, 46, p.1728 et Ps 22, 2, p. 890.

La nuit m'a paru soudain plus noire, plus compacte, j'ai pensé que je tombais de nouveau, mais cette fois c'était dans le silence. J'y ai glissé d'un seul coup. Il s'est refermé sur moi. (JCC, 362)

Le rythme rapide et parfaitement similaire des deux dernières phrases contribue à rendre la dimension surnaturelle de cette seconde chute, comme si elle coïncidait avec l'enfermement dans un silence absolu. À la chute physique succède en effet la chute dans la nuit spirituelle, chute intérieure introduite par la proposition « j'ai pensé ». Or cette chute dans la nuit obscure et dans le silence rappelle l'agonie du Christ, dans sa montée au calvaire, qui non seulement tomba à trois reprises, mais aussi se trouva plongé dans une obscurité qui ne va pas sans rappeler les ténèbres spirituelles, et interroge le silence divin : « À partir de la sixième heure, l'obscurité se fit sur toute la terre, jusqu'à la neuvième heure. Et vers la neuvième heure, Jésus clama en un grand cri : "*Éli, Éli, lema sabactani ?*", ce qui veut dire : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" »<sup>8</sup>.

L'évanouissement du curé rejoint clairement la solitude du Christ au cours de ses trois chutes dans la montée au Calvaire : Dieu cesse de parler. Or si Dieu se tait, le silence de l'angoisse se trouve rempli de voix multiples, ennemies, s'attaquant

---

<sup>8</sup> *Ibidem*, Mt 27, 45-46, p. 1728.

à sa paix intérieure et à la conversation avec Dieu qu'est la prière :

Je n'avais jamais senti avec tant de violence la révolte physique contre la prière – et si nettement que je n'en éprouvais nul remords. Ma volonté n'y pouvait rien. Je ne croyais pas que ce qu'on nomme du mot si banal de distraction pût avoir ce caractère de dissociation, d'émiettement. Car je ne luttais pas contre la peur, mais contre un nombre, en apparence infini, de peurs – une peur pour chaque fibre, une multitude de peurs. Et lorsque je fermais les yeux, que j'essayais de concentrer ma pensée, il me semblait entendre ce chuchotement comme d'une foule immense, invisible, tapie au fond de mon angoisse, ainsi que dans la plus profonde nuit. (*JCC*, 392-393)

Le vide créé par la nuit intérieure est ici le lieu d'une expérience de mort spirituelle : le silence, vécu comme un refus de la prière et donc comme un refus de la relation à Dieu, est comblé par des voix infernales, dont l'origine surnaturelle est indiquée par le nombre inquantifiable qui transcende le narrateur, ainsi que par le rythme ternaire des adjectifs « immense, invisible, tapie » rattaché à un lieu intérieur, l'angoisse. La nuit, qualifiée par le superlatif « la plus profonde », prend ainsi une dimension surnaturelle. L'espace intérieur du curé vidé par le silence est ainsi pris d'assaut par ces voix au caractère infernal : l'incise « en apparence infini » indique en effet une multitude d'ordre surnaturel, et l'illusion est, dans l'univers bernanosien, le propre du mensonge diabolique. Les voix du diable qui, par étymologie, divise,

apportent ici la dissociation et l'émiettement de l'intériorité du curé.

L'écriture du curé devient alors, par l'intrusion de ces voix infernales, une écriture de la nuit : la syntaxe est simplifiée ou chaotique, des passages entiers sont raturés, ou déchirés. Les voix éteintes ou criardes viennent combler le vide intérieur, et informent l'écriture même du curé qui n'est à ce moment plus capable de formuler des phrases complètes, ou d'exprimer son état, comme le montrent les passages raturés ou déchirés :

*(On peut lire au bas de cette page, en marge, les lignes suivantes, plusieurs fois raturées, mais encore déchiffrables : J'ai écrit ceci dans une grande et plénière angoisse du cœur et des sens. Tumultes d'idées, d'images, de paroles. L'âme se tait. Dieu se tait. Silence). (JCC, 290)*

Le parallélisme des deux rythmes ternaires idées-image-paroles/âme-Dieu-Silence met en valeur le lien profond entre le silence de la prière et les bruits de l'esprit, de l'imagination, qui ne permettent plus au narrateur du journal d'avoir une syntaxe construite, mais qui s'achèvent en prise de notes par des phrases nominales, dans une mise en abyme du terme silence qui vient achever ce passage. Les « vociférations délirantes » (JCC, 290) entendues par le curé sont ainsi l'expérience même de l'enfer spirituel qu'il vit, comme le décrit saint Jean de la Croix selon qui ceux qui traversent

la Nuit obscure « descendent véritablement tout vifs en enfer ».<sup>9</sup>

L'écriture de la nuit dans le *Journal d'un curé de campagne* a donc pour vocation de maintenir le silence du curé afin qu'il soit le réceptacle des voix d'autrui. Le parcours du curé est ainsi un parcours christique : de même que le Christ passe par la mort et le silence divin afin de sauver l'humanité, le curé traverse une mort et un enfer spirituels où le silence créé permet d'accueillir l'altérité. La tentation de parler de son mal est ainsi la tentation ultime du curé : « Si je cédaï à la tentation de me plaindre à qui que ce fût, le dernier lien entre Dieu et moi serait brisé, il me semble que j'entrerais dans le silence éternel » (*JCC*, 291). Car la vocation au silence du curé est une vocation d'écoute, une offrande de soi liturgique par l'écriture qui le préserve de la plainte humaine et conserve l'union invisible à Dieu. L'écriture du journal, par l'acceptation du silence intérieur, met en évidence la formation du temple intérieur que devient le curé, à l'image du temple qu'est le Christ, comme il se définit lui-même en annonçant sa mort et sa résurrection : « Détruisez ce sanctuaire, et en trois jours je le relèverai »<sup>10</sup>. La vocation du curé à travers

---

9 Jean de la Croix, « La Nuit obscure », *op. cit.*, p. 435.

10 *Bible de Jérusalem*, *op. cit.*, Jn 2, 19, p. 1822.

l'écriture de son journal est donc sacerdotale et christique : à travers le passage de la mort à soi-même par le silence, le curé ainsi que son journal deviennent le réceptacle de la voix d'autrui :

Le silence intérieur – celui que Dieu bénit – ne m'a jamais isolé des êtres. Il me semble qu'ils y entrent, je les reçois ainsi qu'au seuil de ma demeure. Et ils y viennent sans doute, ils y viennent à leur insu. Hélas ! je ne puis leur offrir qu'un refuge précaire ! Mais j'imagine le silence de certaines âmes comme d'immenses lieux d'asile. Les pauvres pécheurs, à bout de forces, y entrent à tâtons, s'y endorment, et repartent consolés sans garder aucun souvenir du grand temple invisible où ils ont déposé un moment leur fardeau. (JCC, 394)

Comment ne pas voir ici l'explication inconsciente que le curé donne de son dialogue avec la comtesse, avec sa fille Chantal, le docteur Delbende, le docteur Laville, ou encore la compagne de M. Dufréty ?

*Les voix dans la nuit : la communion du curé de campagne*

Comme le remarque François Boulêtreau<sup>11</sup>, l'écriture du curé d'Ambricourt se purifie : sans aller jusqu'à le qualifier comme lui de raisonneur et de voir en lui une certaine suffisance au début du *Journal d'un curé de campagne*, il est vrai que

---

11 F. Boulêtreau, « L' "itinérance" du curé d'Ambricourt », [dans :] M. Milner (dir.), *Exil, errance et marginalité dans l'œuvre de Georges Bernanos*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 225-239.

l'écriture du curé se détache peu à peu des théories de jeune prêtre encore idéaliste face à sa nouvelle paroisse. Elle s'ancre de plus en plus concrètement dans le vécu du curé. La nuit intérieure par laquelle passe le curé dessaisit en effet son écriture elle-même en l'épurant de toute abstraction : la syntaxe, comme nous l'avons fait remarquer auparavant, est moins travaillée, et devient plus simple, voire chaotique, s'approchant davantage de la prise de notes par son aspect confus, ses phrases nominales, la notification de ratures et de pages déchirées. Le curé a d'ailleurs conscience, au début du *Journal d'un curé de campagne*, d'une attention excessive portée à son écriture, qui l'empêche d'atteindre son but :

Je m'efforcerai même d'écrire sans choix ce qui me passera par la tête (il m'arrive encore d'hésiter sur le choix d'une épithète, de me corriger), puis je fourrerai mes paperasses au fond d'un tiroir et je les relirai un peu plus tard à tête reposée. (JCC, 208)

Car, comme nous l'avons montré précédemment, le but du journal est de prolonger la prière du curé, lorsque celle-ci devient trop difficile. Or, la tentation du curé est de faire de sa prière un rêve, c'est-à-dire non plus un dialogue, mais un monologue personnel. En rejoignant le rêve, la prière devient alors une élaboration artificielle de la réalité à travers l'écriture du curé, et n'est

plus ouverte à l'écoute d'une altérité. Jean-Louis Chrétien montre bien la dimension d'altération de la voix intérieure qui réside dans la prière :

Nous parlons en nous adressant à un autre, et en nous tournant vers lui, mais c'est nous que cette parole enseigne, et c'est sur nous qu'elle agit. La parole affecte et modifie le destinataire, et non le destinataire. Nous nous affectons nous-mêmes devant l'autre et vers lui. Telle est dans la prière la première blessure de la parole : la béance du destinataire a brisé son cercle, a ouvert en elle une faille qui l'altère. Un autre s'est silencieusement introduit dans le dialogue de moi avec moi-même, et l'a radicalement transformé et brisé.<sup>12</sup>

Et c'est justement dans la prière que le curé court le risque du rêve. Le curé de Torcy lui fait ouvertement cette réflexion : « Mais tu ne m'écoutes même pas, tu rêves. Mon ami, qui veut prier ne doit pas rêver. Ta prière s'écoule en rêve. Rien de plus grave pour l'âme que cette hémorragie-là ! » (JCC, 350). Il est fondamental de voir ici que le rêve s'oppose à l'écoute : la prière au contraire a pour principe de s'ouvrir à l'altérité, d'écouter la voix divine et de laisser sa propre voix (la voix narrative du curé autant que sa voix physique) se transformer et se briser. Au début du récit, le curé de Torcy commentait un passage du *Journal d'un curé de campagne* que le curé lui avait fait lire sans lui révéler qu'il en était l'auteur :

---

12 J.-L. Chrétien, *L'arche de la parole*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, p. 49.



Ton ami n'écrit pas mal, c'est même trop bien torché. D'une manière générale, s'il y a toujours avantage à penser juste, mieux vaudrait en rester là. On voit la chose telle quelle, sans musique, et on ne risque pas de se chanter une chanson pour soi tout seul. [...] Cependant, lorsqu'il m'arrive d'avoir une idée – une de ces idées qui pourraient être utiles aux âmes, bien entendu, parce que les autres !... – j'essaie de la porter devant le bon Dieu, je la fais tout de suite passer dans ma prière. C'est étonnant comme elle change d'aspect. On ne la reconnaît plus, des fois... (JCC, 226)

« La chanson pour soi tout seul » est ici la conséquence du rêve et de la parole excessivement recherchée, non pas seulement pour exprimer une vérité, mais pour s'entendre écrire. La prière au contraire a pour mission de faire traverser les idées et la voix narrative par l'écoute divine, de les altérer au sens dont parle Jean-Louis Chrétien. Le *Journal d'un curé de campagne* montre de manière évidente que la prière est cette altération, ce souffle extérieur à l'âme qui lui permet de respirer, et qui ne vient pas de lui :

« C'est alors – non ! cela ne peut s'exprimer – tandis que je luttais de toutes mes forces contre le doute, la peur, que l'esprit de prière rentra en moi. [...] Une malheureuse bête, sous la cloche pneumatique, peut faire tous les mouvements de la respiration, qu'importe ! Et voilà que soudain, l'air siffle à nouveau dans ses bronches [...] » (JCC, 272).

C'est la nuit intérieure du curé qui a pour fruit, selon la mystique sanjuaniste, la purification de la prière et donc de l'écriture du curé. L'évolution du *Journal d'un curé de campagne* est ainsi intimement liée

à l'expérience de la nuit intérieure : l'écriture de la nuit est une écriture qui se met à l'écoute de l'altérité par le dessaisissement de son auteur :

Évidemment, je prie mieux. Mais je ne reconnais pas ma prière. Elle avait jadis un caractère d'imploration têtue, et même lorsque la leçon du bréviaire, par exemple, retenait mon attention, je sentais se poursuivre en moi ce colloque avec Dieu, tantôt suppliant, tantôt pressant, impérieux – oui, j'aurais voulu lui arracher ses grâces, faire violence à sa tendresse. Maintenant j'arrive difficilement à désirer quoi que ce soit. (JCC, 372)

Du dialogue qui refusait l'écoute, le curé accède à une prière qui se rend totalement disponible à la voix divine. De même, ses rencontres au cours du *Journal d'un curé de campagne* deviennent, par le dessaisissement que provoque la nuit spirituelle, de plus en plus ouvertes et brisées par la voix de l'interlocuteur. C'est cette même ouverture de la prière qui non seulement change l'écriture mais permet à la voix d'autrui de trouver un accueil :

L'angoisse dont je souffre est-elle contagieuse ? J'ai, depuis quelque temps, l'impression que ma seule présence fait sortir le péché de son repaire, l'amène comme à la surface de l'être, dans les yeux, la bouche, la voix. (JCC, 311)

C'est bien la purification de la nuit intérieure par l'angoisse qui semble créer ce vide, ce temple où la voix d'autrui est véritablement reçue et écoutée : les indications sur la voix des interlocuteurs deviennent de plus en plus nombreuses

et signifiantes en elle-même, parfois détachée du discours qu'elle porte. Ainsi le curé entend-il la voix de la compagne de Dufréty :

une voix qui aurait paru indifférente à beaucoup, mais que je connais bien, qui réveille en moi tant de souvenirs, la voix sans âge, la voix vacillante et résignée qui apaise l'aveugle [...] (JCC, 416)

Cette voix semble même sortir d'elle-même, happée par l'écoute nocturne du curé : « je comprenais bien qu'elle n'en avait jamais raconté si long à personne, et c'est vrai qu'elle a paru tout d'un coup s'éveiller d'un songe [...] » (JCC, 418).

L'écriture de la nuit est ainsi cette écriture purifiée du rêve, qui s'ouvre par la prière à la voix d'autrui : l'écriture est ce temple lui-même dont parlait le curé au sujet de l'écoute, en donnant voix à l'interlocuteur du curé. La prière exprimée au début du *Journal d'un curé de campagne* au sujet de sa paroisse « Mais je voudrais que le bon Dieu m'ouvrît les yeux et les oreilles, me permît de voir son visage, d'entendre sa voix » (JCC, 211) est manifestement exaucée : l'écriture n'est plus l'expression de théories du curé pour lui tout seul, mais le réceptacle des voix d'autrui. La voix de la paroisse, c'est celle qu'il réussit à entendre et transcrire, celle de la comtesse qui rejoint la voix de l'humanité souffrante

Et j'entendais aussi, je croyais entendre, à cette minute-même, le gémissement arraché à tant de poitrines d'hommes [...], notre misérable humanité sous le pressoir, cet effrayant murmure... (JCC, 324)

de même que « la voix sans âge » de la compagne de Dufréty. L'œuvre s'achève ainsi sur le jaillissement des voix dans la nuit du curé, et son écoute attentive qui fait entendre au lecteur la polyphonie de l'humanité.

Il est intéressant de voir que l'écriture de Bernanos poursuit ce même désir de communion. Dans *Français, si vous saviez*, cité précédemment, ainsi que dans de nombreuses lettres, Bernanos témoigne de ses insomnies et de ses angoisses. De même, l'écrivain parle de sa souffrance dans l'écriture qui devient agonique : « Du train où je vais, saigné de deux ou trois pages par jour – une paille ! – je sais que l'éditeur m'aura »<sup>13</sup>. Or c'est dans cette souffrance que prennent voix ses personnages dans ses romans. C'est cette écriture de l'angoisse qui donne voix à ceux qui n'en ont pas, à commencer par ses propres pauvretés, comme l'angoisse de la mort, incarnée par de nombreux personnages et tout particulièrement Sœur Blanche de l'Agonie du Christ dans les

---

13 G. Bernanos, « Lettre à Madame Paul Hattu (été 1935) », [dans :] *Idem, Correspondance inédite, 1934-1948. Combat pour la liberté*, Paris, Plon, 1971, t. 2, p. 83.

*Dialogues des carmélites* écrits à la fin de sa vie. C'est aux enfants humiliés tout particulièrement, ceux que le monde adulte réduit au silence, que Bernanos donne sa voix : la Mouchette de *Sous le soleil de Satan* déçue par son père et ses amants, à la seconde Mouchette de la *Nouvelle histoire de Mouchette* humiliée par sa maîtresse, abusée par le jeune homme qu'elle admire et poussée au désespoir par l'absence d'écoute des adultes, Chantal, Steeny... De même que son curé de campagne, Bernanos redonne voix à l'humanité dont il est témoin, au cœur d'une écriture nocturne, de la nuit de l'insomnie à celle intérieure, de l'angoisse et de la solitude. Ainsi Bernanos écrit-il à propos de cette solitude qui se nourrit de l'écoute attentive, c'est-à-dire aimante, des hommes : ceux-ci « n'ont réellement commencé à se méfier de moi que du jour où je me suis résolu à les comprendre et à les aimer. Plus je continuerai dans cette vie, plus avant je m'enfoncerai dans cette solitude »<sup>14</sup>. C'est pour lui l'unique moyen de ne pas se faire de chanson pour lui seul, mais d'être ce chanteur des rues<sup>15</sup>, comme il se décrit

---

14 G. Bernanos, « Lettre à Jorge de Lima (7 avril 1940) », [dans :] *Lettres inédites de Georges Bernanos*, Rio de Janeiro, Artes Graficas-C. Mendes junior, 1953, p. 26.

15 « [...] je ne méritais pas un autre instrument que l'orgue de

lui-même, chantant seul certes, mais « à la merci des passants »<sup>16</sup>.

Date de réception de l'article:15.03.2021  
Date d'acceptation de l'article: 10.06.2021

---

Barbarie dont je joue sous vos fenêtres », G. Bernanos, « Les Enfants humiliés », [dans :] *Idem, Essais et écrits de combat*, M. Estève (dir.), Paris, Gallimard, 1971, t. 1, p. 867.

<sup>16</sup>*Ibidem*, p. 879.

## bibliographie

Bernanos G., *Correspondance inédite, 1934-1948. Combat pour la liberté*, Paris, Plon, 1971, t. 2.

Bernanos G., *Français, si vous saviez...*, [dans :] *Idem, Essais et écrits de combat*, M. Estève (dir.), Paris, Gallimard, 1995, t. 2.

Bernanos G., *Journal d'un curé de campagne*, [dans :] *Idem, Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, 2015, t. 2.

Bernanos G., *Les Enfants humiliés*, [dans :] *Idem, Essais et écrits de combat*, M. Estève (dir.), Paris, Gallimard, 1971, t. 1.

Bernanos G., *Lettres inédites de Georges Bernanos*, Rio de Janeiro, Artes Graficas-C. Mendes junior, 1953.

*Bible de Jérusalem*, trad. sous la dir. de l'École Biblique de Jérusalem, Paris, Cerf, 2000.

Boulètreau F., « L' "itinérance" du curé d'Ambricourt », [dans :] M. Milner (dir.), *Exil, errance et marginalité dans l'œuvre de Georges Bernanos*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004.

Chrétien J.-L., *L'arche de la parole*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.

Jean de La Croix, *La Nuit obscure*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, Cyprien de la Nativité (trad.), Bruges, Desclée de Brouwer, 1967.

Richard P., *L'écriture de l'abandon. Esthétique carmélitaine dans l'œuvre romanesque de Georges Bernanos*, Paris, Honoré Champion, 2013.

## abstract

### Night and voices in *Journal d'un curé de campagne*

How the *Journal d'un curé de campagne* is written is intimately linked to the night because of the narrator's insomnia. We will demonstrate that this night is the expression of an inner night, through the carmelite mysticism of John of the Cross. The writing is purified by the silence and anguish of the priest's mystical night: we will see that his writing becomes a prayer, that is to say, the hosting of divine and human voices in silence, based on Jean-Louis Chrétien's phenomenological approach of prayer. This idea of writing will allow us to understand the relationship of Bernanos himself to his own writing: this nightly writing listens and gives voice to those who have none.

## keywords

Voice, night, writing, prayer, Bernanos

## mots-clés

Voix, nuit, écriture, prière, Bernanos



## éléonore mermet

Éléonore Mermet est doctorante en littérature française sous la direction d'Yves Baudelle à l'Université de Lille où elle est également chargée de cours. Après avoir suivi un master de Lettres classiques à la Sorbonne et obtenu l'agrégation de Lettres classiques en 2017, ses recherches portent désormais sur la question de la voix dans l'œuvre romanesque, les écrits de combats et la correspondance de Georges Bernanos.

ORCID: 0000-0001-8294-0191